

...

“Ni en arabe, ni en français, Noubir ne connaît de mots pour exprimer ses sensations. Ce qu’il ressent bouge et se tord en lui comme derrière un rideau translucide. S’il les avait, ces mots, il dirait ce qu’il découvre lentement, arrivant au bout de ses forces : la vie est comme la mer, un fluide immense où nul n’a pied, qui vous porte ou vous engloutit selon sa fantaisie.

Le vieux disait vrai : il ne fait pas noir sur la mer. On est une écaille de plus qui fait briller son dos, un peu d’écume brune à sa surface qu’elle roule avec ses langues froides et musclées dans un tourbillon de salive mousseuse, avant de le cracher peut-être comme un noyau, ou de l’avaler.

Il a bu un peu d’eau salée, et maintenant sa bouche et sa gorge le brûlent tandis que le jour tire imperceptiblement le ciel et la mer de leur pénombre bruissante pour les détacher l’un de l’autre, donner à chacun sa lumière propre, toutes ses harmonies de bleu, ses nuances de vert. Le soleil se lèvera plus tard. Noubir n’y voit pas très bien, il aimerait savoir où est le port, sans doute vers cette région où point la clarté encore légère de l’aube.

Il est seul. Driss a coulé à pic en tombant dans la mer. Il n’avait pas de gilet, le vieux n’avait pas pu en subtiliser un pour lui. Abdel leur a seulement lancé cette bouée à laquelle Noubir s’accroche, que Zine a lâchée il y a quelques heures, ou quelques minutes. Cette bouée qui peut-être dérive vers le large, insoucieuse et vagabonde, portant comme une chevelure dénouée son corps d’enfant depuis longtemps rompu à la violence du sexe et sevré de caresses.

Noubir s’accroche, et pourtant il n’a plus de forces. Ses bras engourdis tiennent tout seuls, pareils à des cordages bloqués par hasard en un nœud efficace. Il ne sent plus ses jambes. Il écoute, assommé, la vertigineuse

rumeur des flots, les cris des mouettes et des goélands, et ce bruit indistinct que son esprit entoure et flatte maintenant, tendu dans une attente hypnotique. La bouée est rouge et blanche, rouge et blanche... la coque du bateau, blanche comme un ventre de mouette, un nuage, porte un nom peint en bleu lavande. C'est le nom de ma vie, pense Noubir, étonné, et je ne sais pas lire.

-La gaffe, Ahmed, crie un vieil homme hérissé de barbe blanche, les cheveux en brosse. Il y a un gosse, on dirait qu'il a plus de forces. Eh ! Petit !

Noubir ne peut plus lever la tête, mais il fait un petit signe de la main et tente de sourire. Ici j'aurai quelqu'un, un jour, pense-t-il.

-J'y vais, patron, dit Ahmed, un grand bonhomme mince au visage creusé.

Il enlève juste son imperméable et saute dans l'eau, avec une telle douceur, une telle lenteur que l'eau éclate à peine en l'accueillant, juste un éclaboussement furtif qui lui remonte le long des épaules et jusqu'en haut de ses cheveux bouclés. Sa tête disparaît à peine une fraction de seconde, le voilà qui réapparaît plus près, nageant dans la direction de Noubir avec une puissance rassurante.

-Tu vas pouvoir monter sur le bateau ? demande Ahmed en arabe.

-Je parle français, murmure le gosse d'une voix rauque. Je suis Français.

-Oui, comme moi, répond Ahmed en souriant et sans changer d'idiome. Tu vas pouvoir ?

-Non, je crois pas.

-Bon. Je vais tirer ta bouée vers le bateau, et là je te nouerai une corde sous les aisselles pour te hisser à bord. D'accord ? J'espère que tu es maigre.

-Je suis très maigre, répond Noubir, souriant à son tour, et recouvrant l'enfance avec le sourire.

Le bateau est très petit, en bois, on trouve des pêcheurs pauvres partout. Un peu d'eau stagne sur le pont, mais

tout est pimpant et bien entretenu, on dirait un jouet grandeur nature. Encore un autre vieux, pense Noubir en buvant à longues goulées une eau fraîche qui lui déchire délicieusement le gosier. L'autre homme, celui qui l'a hissé, enfile un chandail sur ses vêtements mouillés. Il a les joues creuses, ses pommettes en forme de croissants portent comme un berceau ses yeux verts où se lisent beaucoup de lassitude et un peu d'humour.

Encore un vieux mais c'est différent : l'autre du bateau n'était personne, alors que celui-ci... bien qu'il parle et bouge avec précaution, sollicitude, on voit à sa façon de se mouvoir et de décider que le bateau est à lui, qu'il a pu s'enraciner sur au moins une certitude, cet objet miraculeux en bois, maison, outil de travail et véhicule. On voit que ses pieds l'ancrent solidement à sa propre évidence : il est à son compte, il est pêcheur. Ahmed, lui, se déplace avec la grâce un peu furtive de ceux qui, n'ayant pu poser leurs pieds nulle part, se sont inventé des ailes. Tout de suite Noubir ressent pour le vieux une profonde reconnaissance, mais c'est en Ahmed qu'il reconnaît son semblable.

-Ça va mieux ? Tu pourrais manger un petit morceau ?

Le gosse n'a pas faim. Il tremble maintenant de l'effort trop longtemps prolongé, les muscles de ses bras n'arrivent plus à se détendre.

-Tu as froid ?

-N-non, dit le même en claquant des dents.

-Laisse-le trembler, patron, il mangera tout à l'heure.

Le vieux prend la lourde couverture humide que lui tend Ahmed et l'enroule autour de Noubir.

-Bon ben on va rentrer, tu parles d'une campagne... y'a rien à manger sur ce poisson-là.

-Embarqués à quatre heures pour pêcher des emmerdements à six... pauvre gosse.

-Bah... de toute façon le temps allait tourner. Sens-moi cette brise, elle est franche comme un crabe.

Le gamin, épuisé, se sent sombrer dans le sommeil. La

couverture sent la saumure, il pense aux maisons blanches d'Alger, au soleil. Ici aussi il brille, mais comme à travers l'eau, sourdement. Où se trouve-t-il ?

-C'est quoi le port ? Le port où on rentre ?

Les deux hommes ne l'ont pas entendu. Ils discutent , tout en manœuvrant avec la coordination que donne une longue habitude de travailler ensemble.

-On va attendre un peu qu'il se requinque. L'a pas plus de douze ans, si tu veux mon avis. Faudrait savoir comment il s'est fait larguer...

-Ça s'est durci, depuis. Moi je contacterais tout de suite les affaires sociales.

-Laisse passer quelques jours. On dira qu'il était choqué, qu'on voulait pas le brusquer. Qu'est-ce qu'on risque ?

Le vieux regarde Ahmed. Un regard étrange, comme sous-entendu.

-C'est toi qui sait, dit enfin le jeune homme.

-Comment il s'appelle le port où on rentre ? S'il vous plaît ?

-Carbec, dit le vieux. C'est un petit port de pêche au nord de Grestain. Tu vois où c'est, Grestain ?

Le gosse hoche la tête. Grestain... il n'a pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. Sur l'Atlantique en tout cas, ils ont passé Gibraltar, et en France, de ça il est certain. Sans doute un peu au nord, car la luminosité douce, au lieu de trancher les couleurs, en décompose toutes les subtilités d'une façon qui le dérouté et l'émerveille. Là bas la mer était si bleue... ici on ne pourrait pas dire sa couleur en un seul mot.

-Et le bateau ?

-Le bateau ? répète Ahmed sans comprendre.

-Comment il s'appelle ?

-L'Engoulevent, dit fièrement le vieux."

...